

L'antidote et les anticorps

par Walter Laupichler

There is nothing new about subversion or insurgency. (Frank Kitson)

Une défense victorieuse ne coûte que quelques oxymorons. (Boris Cyrulnik)

En Argentine, bloquer une route, un pont ou une rue est devenu une forme d'intervention politique normale pour ceux qui, rejetés du système productif, ne peuvent plus intervenir par le biais des institutions traditionnelles. Mis à la rue par la fermeture des usines, c'est à partir de là, de la rue, qu'ils ont commencé à livrer des batailles importantes pour récupérer des droits perdus et conquérir une nouvelle dignité. La tension se déplace des lieux de production vers le territoire diffus de l'usine sociale.

Piqueteros¹

À partir du milieu des années 90, des communautés entières sortent de l'ombre pour couper des routes : Cutral Co y Plaza Huincol (1996-1997), Tartagal y Mosconi (1997-1999), Corrientes (2000) ou pour se soulever : El « santiagueño » (1993), El « jujeño » (1997). En mai 2001, après avoir coupé une route pendant dix-huit jours, la population de La Matanza, dans le froid et sous la pluie automnale, dans l'incertitude et sous la menace de la répression, réussit à faire signer la première convention collective territoriale par le

¹ Le mot *piquetero* vient de *piquete* : bloquer une route, un pont ou une avenue. Dans ce sens, on peut considérer les *piqueteros* comme une sorte particulière de groupe de pression.

gouvernement. Sept mois plus tard, en réaction à l'état de siège instauré par le président De la Rúa qui ne pouvait plus garantir l'ordre — dans un contexte d'agression économique sans précédent et qui n'a pas épargné la mythique classe moyenne —, l'Argentine est devenue, en quelques heures et sans médiation organisationnelle, un grand *piquete* incontrôlable. Et les rues du centre de Buenos Aires le lieu d'une bataille d'un type nouveau où des forces nouvelles elles aussi ont balayé des décades de servitude face à la terreur d'État. Plusieurs présidents se sont passé l'éponge dans les semaines qui ont suivi...

Entre mai et décembre 2001, les *piqueteros* ont tenu 2 congrès nationaux et constitué ainsi un puissant mouvement qui agit désormais à l'échelle nationale, avec une imposante force de mobilisation et un capital de légitimité bientôt partagé avec les assemblées de quartier, qui innovaient elles aussi dans l'art du *piquete urbano*².

Le 27 juin 2002, à Buenos-Aires, pendant une manifestation, deux *piqueteros* sont tués. Les médias officiels présentent ce meurtre, commis par la police, comme un règlement de compte entre *piqueteros* modérés et révolutionnaires. Le lendemain, Pagina/12, un important journal argentin de centre-gauche, publie des photos prouvant que des policiers sont impliqués dans l'assassinat. Le Président Duhalde est ainsi obligé de reconnaître les faits : il parle de « chasse sauvage », oblige le chef de la police à démissionner et procède à un remaniement important du ministère des Affaires intérieures et établit un échéancier électoral d'urgence. D'autres journaux sortent alors de nouvelles photos qu'ils s'étaient bien gardés de publier jusque-là. Sur les murs de la ville, les graffiti stigmatisent ainsi l'attitude des médias : « *cuando el gobierno nos*

² Sur le « *piquete urbano* » voir l'excellent article d'Ezequiel Adamovsky à l'adresse suivante : <http://webs.sinectis.com.ar/canavarro/Seleccionados2.html#>.

mea los diarios dicen que llueve», « quand le gouvernement nous pisse dessus, les journaux disent qu'il pleut »³.

Je crois que de ces événements émerge quelque chose de nouveau, quelque chose qui se passe en Argentine mais qui peut permettre de réfléchir aussi dans nos tranquilles chaumières occidentales. La nouveauté ne réside certainement pas dans le fait que les journaux aient participé à la farce avec tant de duplicité ; ni dans le fait qu'un journal lié au pouvoir ait pu « dire la vérité » ; ni dans le fait que les groupes visés par la répression n'aient pas manqué de faire le lien entre le meurtre et les déclarations publiques de certains politiciens quelques jours avant la « chasse sauvage ». Ce qui est nouveau, c'est que des citoyens agissent sans le soutien d'aucune organisation et bloquent le travail soi-disant « normal » des forces répressives de l'État et des appareils idéologiques qui le soutiennent⁴.

Loi, propagande et terreur ou « comment noyer le bébé dans son propre lait »

Reculons de quelques décennies pour retrouver le lien de filiation du *modus operandi* des forces répressives et fixons notre regard quelques minutes sur les idées et la trajectoire d'un mystérieux général anglais. Parmi tous ceux qui ont réfléchi aux défis posés par « les événements de 68 », c'est lui qui a le mieux su proposer une méthode de « pacification » efficace. Il s'appelle Frank Kitson⁵, et il a une idée très sim-

³ Article sur l'attitude des différents journaux après les événements : http://www.anred.org/article.php3?id_article=197.

⁴ Un autre terme apparaît dans le vocabulaire politique : « autoconvocado » (autoconvoqué), pour nommer ceux qui inondent la rue avec une désarmante spontanéité, sans qu'aucune organisation ne les convoque.

⁵ Frank Kitson, né le 15 décembre 1926, inaugure sa carrière contre-insurrectionnelle en 1953 en tant qu'officier des renseignements militaires (District Intelligence Officer) au Kenya ; il commandera une compagnie en Malaisie (1957) puis un bataillon à Chypre (1962-1964). Il rédigera Low Intensity Operations de 1969 à 1970, après un court séjour en Irlande du Nord, où il reçoit le commandement de la 39e brigade d'infanterie (qui couvre notamment Belfast) du printemps

ple : on peut bloquer les actions des mouvements de lutte par des actions préventives fondées sur la connaissance des structures dans lesquelles les mouvements s'inscrivent et sur l'évaluation de la psychologie des participants. Il élabore une stratégie qui lui permet de gérer le dossier irlandais de façon plus efficace que ses prédécesseurs.

On l'a traité de fou au moment de la publication de son livre le plus célèbre (*Low Intensity Operations*⁶) et c'est un signe, à mon avis, de la nouveauté de sa réflexion. Qu'il suffise de penser que, trente ans plus tard, un État planétaire est en train de s'installer et que, dans cet État, comme Kitson l'avait prévu, il n'y a pratiquement plus de différence entre le travail policier et le travail militaire. L'intégration technique, doctrinaire et organisationnelle de l'entreprise sécuritaire est sous nos yeux.

Ce processus d'intégration aux allures policières est le résultat d'un long cheminement qui, comme le conseille Kitson, met de l'avant l'idée de « contrôle » au détriment de celle de « combat ». L'armée doit se préparer, par des méthodes et des pratiques policières, à faire face aux mouvements de contestation bien avant qu'ils ne deviennent des soulèvements violents organisés contre l'État.

Kitson décrit la subversion en trois phases : la phase préparatoire, la phase de confrontation et la phase insurrectionnelle ouverte. N'est-ce pas la même division que nous propose Negri trente ans plus tard quand il écrit : « résistance, insurrection et pouvoir constituant sont la trilogie d'une seule essence du contre-pouvoir⁷ » ?

1970 à avril 1972. Il sera plus tard décoré du C. B. E (Commandeur de l'Ordre de l'Empire Britannique) pour « bravoure ». Il a écrit également « Gangs and counter-gangs » (1960) et « Bunch of five » (1977).

6 Frank Kitson, *Low Intensity Operations, Subversion, Insurgency and Peace-keeping*, Faber and Faber, 1971.

7 Toni Negri, Luis Mattini, Miguel Benasayag, Colectivo Situaciones, Horacio Gonzales, John Holloway y Ulrich Brand, *Contrapoder, una introduccion*, Ediciones de mano en mano, 2001. L'idée n'est pas nouvelle, qu'on se souvienne de la vieille formule d'Emilio Lussu qui écrivait en 1936 : « La révolution c'est le

Kitson prône la mise en œuvre d'un système intelligent de recherche et de traitement de l'information de « basse intensité » qui permette de connaître les formes d'organisation, de saisir les niveaux de conflit, de percer les réseaux de solidarité, les circuits culturels sensibles aux thèmes subversifs, de compiler et d'analyser toutes sortes d'informations utilisables pour la création du portrait-robot du sympathisant, du militant et des dirigeants des mouvements subversifs. La constitution de fichiers de données sur les personnes éventuellement favorables aux insurgés (activités, habitudes, détails de la vie privée et professionnelle, relations, etc.), la surveillance et l'infiltration des manifestations et des réunions, la détection photographique, les opérations d'intoxication psychologique, etc., deviennent la part la plus importante du travail dévolu aux soldats (policiers-bureaucrates) d'un type nouveau.

Cette modalité « douce » est bien moins douce que ce que Kitson laisse entendre : elle n'exclut pas les arrestations domiciliaires, la torture, les disparitions et les assassinats sélectifs. Mais son caractère préventif permet d'écraser, de contrôler, de canaliser, de manipuler, de faire avorter – ou au contraire de créer – des mouvements sociaux que le gouvernement peut juger dangereux.

Une fois que tout est lié autour d'un plan unique réussi, tous les moyens peuvent être utilisés. La masse des informations recueillies devient « le terrain » sur lequel l'objectif politique de faire face (de manière flexible, graduelle et efficace) aux vagues de déstabilisation relative (cycliques et généralisées) peut s'ancrer.

C'est bien le contrôle impérial en action : contrôle urbain ; violence psychologique ; unités d'intervention armée ; communauté intelligente et hypertrophiée de délateurs ; intégration de laboratoires biotechnologiques et psycho-politiques

tout et l'insurrection est une partie », dans « *Teoria dell'insurrezione* », 1969, Jaka Book, Milan.

de pointe ; complexe intégré de législations d'urgence, de mesures politiques, sociales et économiques ; systèmes de contrôle civico-politico-militaires synergiques et déterritoria-lisés.

La guerre, avec ses soldats-policiers-bureaucrates, a pris la forme d'une mobilisation permanente de ressources de contrôle et de répression préventive et le soldat-policier-bureaucrate devra se frayer un chemin parmi les restes tièdes et déchirés du tissu social qu'une modernité capitaliste irrationnelle n'arrête jamais de défaire et de détruire.

Dynamique résiliente, dimension interfaciale et territorialisation bioaffective

Pour mieux comprendre les nouveaux phénomènes sociaux dont les *piqueteros* argentins sont l'une des manifestations les plus évidentes, il faut sans doute se doter aussi de nouveaux mots. Je vais emprunter deux termes, le premier à Peter Sloterdijk (*interfacial*) et le deuxième à Boris Cyrulnik (*résilience*).

Je vais employer *Interfacial*, que Peter Sloterdijk définit dans *Bulles*⁸ comme : « la sphère sensible de la proximité bipolaire entre les visages », dans une acception beaucoup plus large. *Interfacial* c'est le milieu affectif commun que les individus se partagent quand ils sont face à face : c'est le lieu en même temps physique et psychologique dans lequel les échanges puisent leur force vitale.

Le terme *résilience*⁹, rendu célèbre en psychologie par Boris Cyrulnik pour souligner que les capacités d'adaptation face

⁸ Peter Sloterdijk, *Bulles – Sphères I*, Pauvert, 2002.

⁹ Résilience est un terme rendu célèbre en psychologie par Boris Cyrulnik et que Michel Lemay, psychiatre à l'hôpital Ste-Justine de Montréal, explique ainsi dans *Équilibre en Tête*, Vol. 14, No. 4 : « Le terme de résilience est utilisé dans le domaine de la physique pour traduire la résistance de matériaux à la pression. On dira ainsi que la coque d'un sous-marin est résiliente lorsqu'elle se révèle capable de supporter des pressions considérables lors de ses plongées et lorsqu'elle reprend sa forme primitive. On le retrouve également dans la langue

aux traumatismes peuvent se transformer en force, me semble utile en politique aussi, pour comprendre et éventuellement expliquer les nouvelles formes de reconstitution du *commun* face aux mécanismes de répression.

Une compréhension des processus de constitution interfaciale (comme réponse instinctive à la crise, dans ses manifestations le plus monstrueuses) peut nous aider à atteindre intellectuellement l'expérience que *le commun* – ce que les individus partagent de manière tacite – réalise de manière anonyme et patiente à l'échelle globale. Regardons l'humanité se recomposer à travers des processus de territorialisation bio-affectives ; regardons la mobilité, l'hétérogénéité, l'insaisissabilité normative de cette plate-forme mutante qui définit ses modalités intelligentes de communication et d'action ; regardons les formes que prennent ses modulations de sensorialité résilientes... Le sens libérateur de la découverte du plaisir méta-communicatif repose sur les dimensions résilientes des liens affectifs créés au cours du « dialogue » interfacial. Le caractère méta-communicatif du processus de constitution devient puissance au moment de l'action collective.

À titre d'exemple : la façon d'intervenir collectivement des *piqueteros* manifeste un profond changement par rapport aux mouvements de gauche classiques. Quand un *piquetero* vous parle de « parole digne », comme quand il parle de « travail digne », il ne faut pas le prendre à la légère : avec des mots simples et apparemment anodins, il essaye de vous faire expérimenter une nouvelle façon de percevoir notre monde et mieux comprendre celui qu'ils sont en train de construire. Souvent ils allument un grand feu (*fogon*), se mettent en cer-

anglaise : Resiliency décrit la capacité de réussir de manière acceptable pour la société en dépit d'un stress qui comporte normalement le risque grave d'une issue négative. La résilience sera définie ici comme la capacité pour un sujet confronté à des stress importants au cours de son existence de mettre en jeu des mécanismes adaptatifs lui permettant non seulement de « tenir le coup » mais de rebondir en tirant un certain profit d'un tel affrontement. »

cle et parlent à la première personne de leur situation. Ensuite chaque intervenant jette une brindille dans le feu comme symbole d'un « ajout » à la force et à la lumière du feu. Deux types de militants de gauche ont essayé de leur donner une « ligne » en se mettant comme eux autour des *fogones*. Les premiers, les plus bornés, n'ayant pas compris le niveau où se passait la communication, ont essayé d'« entrer » mais leurs mots (qui étaient en fait des mots d'ordre) étaient complètement détachés de l'expérience immédiate et renvoyaient vers un discours politique désincarné qui ne touchait pas les *piqueteros*. Ces militants étaient incapables d'être dans l'espace commun, dans l'interfacial des *piqueteros*. Les deuxièmes, plus sensibles, plus « intelligents », touchés par les mouvements affectifs mais incapables d'intervenir selon les « lignes de discours du Parti » et en même temps incapables de parler comme les *piqueteros* et de jeter leur brindille, avaient comme seule réaction visible des... larmes¹⁰.

Les *piqueteros* refusent donc la délégation, non dans le sens « classique » des anarchistes, mais comme une mise au centre de la communication en tant qu'élément constitutif.

En utilisant une formule sèche, mais certainement pas stérile, on pourrait dire que, dans les nouveaux mouvements la négociation interfaciale remplace la convention. Même l'interfacial entre le visage du policier-bureaucrate-soldat et celui du piquetero !

Là où le militant voit la confrontation classique avec ses logiques excluantes d'ami et ennemi, le mutant voit des logiques de transmission de la puissance. Et là où l'impératif anti-systémique exige la subversion, l'interface bio-affective intelligente agence des pratiques résilientes et constituantes. La culture du ressentiment ne peut plus être considérée comme un reflet positif de la révolte, il n'y a pas d'espace pour une

¹⁰ Il y a une très belle définition de *larme* qui s'applique bien à cette situation : *Goutte d'eau qui s'évapore après avoir témoigné.*

instrumentalisation positive de l'énergie du ressentiment qui définit l'antagonisme, ni pour une canalisation révolutionnaire de cette pulsion. L'inertie du ressentiment, la rhétorique révolutionnaire, les logiques de rupture, la soif d'organisation partisane, tout cela a perdu sa force vitale, en admettant que celle-ci ait existé.

Toute tentative de centraliser, coaguler, diriger et unifier les postes de commande, multiples et aléatoires, avant que les liens interfaciaux ne s'intègrent dans un complexe biopolitique intelligent fait obstacle au travail de la multitude.

Pouvons-nous nous risquer à dire que résistance et subversion, antagonisme et révolte, ne sont que des mantras psychopolitiques devenus inutiles ?

Les structures révolutionnaires ont travaillé avec une logique institutionnelle simple que l'on pourrait résumer ainsi : « Entre l'État et nous, le peuple ! » (ou la classe ou la multitude...) Ayant compris que la tentation révolutionnaire ne fait que refléter, avec son style folklorique, l'insécurité qui règne dans la communauté, le *piquetero* n'a pas envie de se trouver pris au piège entre des volontés antagonistes : ce qui fait enrager la gauche quelles que soient ses variantes.

Mais, parallèlement aux simulacres subversifs, le processus de constitution interfacial (dialogique et résilient) libère des énergies qui se territorialisent bio-affectivement et se positionnent sur le même plan que le message répressif/préventif de « basse intensité » : c'est-à-dire dans le spectre le plus bas possible du litige pour la jouissance du territoire ; en partageant les rues avec les centurions, corps à corps et en expérimentant le déploiement de la « parole digne ».

C'est là que la question de la jeunesse devient symptomatique parce que, dans la construction de la carte d'intégration subjective des jeunes — cet ensemble fonctionnel des pratiques et des repères — la manipulation du ressentiment constitue (si on ne réussit pas à transformer l'aspect positif de

l'indiscipline en un moment du continuum interfacial intelligent) un de points les plus faibles du mouvement.

Charles Manson avait bien compris tout cela, quand il a dit : « Ces enfants qui avancent avec des couteaux, ce sont vos enfants ! » ; l'ont bien compris nos démocrates qui répriment leur rage et leur violence et l'ont bien compris les révolutionnaires et les intégristes de tout acabit qui emploient ces jeunes comme chair à canon de la révolution communiste ou islamiste. Les *piqueteros* sont complètement ailleurs : pour eux il n'y a pas de vie après la vie ni de tranchées avec des cadavres comme le voulait Mao.

Personne ne comprend mieux cette réalité que les policiers et les para-militaires qui vont à la chasse aux jeunes dans les quartiers chauds. Personne ne lit aussi bien qu'eux le degré de développement de l'indiscipline. Eux et les jeunes. Surtout les jeunes délinquants indépendants qui ne sont contrôlés dans aucun « parking » sociétal (famille, école, usine ou prison), et sont les censeurs par excellence du courant bio-affectif qui circule dans le territoire. Seul celui qui a parcouru les quartiers chauds ou partagé la prison avec les jeunes de la rue sera capable de sentir la puissance bio-affective qui est transmutée à travers eux. Cette force, qui n'est pas seulement violence, se déploie comme la peste dans les replis du mouvement, et tisse des connexions immatérielles et fantasmatiques.

Ces jeunes *piqueteros* qui, comme des rubis non polis, brillent dans l'obscurité du misérable territoire qui les engendre, annoncent le printemps de la constitution autonome de la ville. Sensibles à l'exaltation de la révolte, de la violence et de l'antagonisme, tels des félins dans la jungle urbaine, des serpents dans le désert, colonisés par le domaine de la valeur d'échange, ils se déplacent dans le territoire jusqu'à ce qu'une balle assassine les arrête pour toujours.

Ici, la question n'est pas de savoir si les jeunes sont dans le ressentiment ou non, mais de réfléchir à la légitimité de les

instrumentaliser à des fins politiques. Ce n'est pas parce que le ressentiment est une arme inefficace pour une vraie résistance qu'à l'intérieur de chaque sujet il n'y a pas un champ de bataille où le ressentiment n'est pas toujours le plus faible des combattants.

Ce n'est pas pour rien si le brave citoyen colonisé, embourbé dans des rapports d'abus mutuel, a peur d'eux...

L'intégration de ce « monde rebelle » sur le plan de la sécurité humaine est une des conditions de possibilité de la création de rapports humains nouveaux : nous avons dans les quartiers des « exclus » une masse de jeunes exploités dans l'usine/prison sociale, contrôlable par l'horreur du quotidien aliénant et une jeune main-d'œuvre délinquante en cours de fascisation accélérée par le biais de la clientélisation du crime. La précarité sociale les abrite tous : il s'agit de ne pas sacrifier les plus fragilisés sur l'autel du besoin, mais de travailler pour les réintégrer dans le jeu de la résilience constituante.

La force vitale du mouvement de constitution interfaciale se trouve globalement disséminée sous la forme de jeunesse résiliente, et bien que l'intégration éco-systémique rencontre des limites structurelles profondes, son intégration bio-affective est non seulement quelque chose d'envisageable, mais elle incombe à tous et promet des conséquences biopolitiques inimaginables.

Conclusion

Le défi de ce qui est commun, c'est d'ouvrir le jeu de la complexité et, à partir de là, de passer à la transition conçue comme un processus où cohabitent des éléments hétérogènes et irréductibles dans l'espace de l'intelligence collective¹¹.

Ceux qui ont été visés par la répression le 27 juin 2002 à Buenos Aires, appartiennent à cette catégorie de gens qui ont

¹¹ Boris Cyrulnik, *Un merveilleux malheur*, Éditions Odile Jacob, 1999.

trouvé dans les pratiques résilientes l'antidote à la misère et à la déstructuration subjective et forment un des mouvements le plus novateurs de ce début de millénaire marqué par la guerre et la terreur. Cette performance affective se manifeste à travers deux moments, toujours provisoires, de son mouvement créateur : la constitution de plate-formes bio-affectives et la création de logiques intelligentes de reproduction sociale sécuritaires¹².

C'est de ces territoires autonomes qu'est née l'attitude qui a enflammé l'Argentine post-libérale et qui se répand vers les métropoles du Nord par la voie de l'ensorcellement.

On pourrait dire que la résilience est un antidote à la terreur et que les *piqueteros* sont des anticorps contre la police impériale.

¹² Albert Jacquard présente une idée analogue : « L'émotion est le moteur de l'effort nécessaire pour comprendre et la compréhension est source d'enthousiasmes plus passionnés encore », dans *La légende de la vie*, Flammarion, 1992.